

Souvenirs : parata, la chasse aux moineaux.



Souvenirs : parata, la chasse aux moineaux.

Quand le plat du jour était dans la nature...

Lorsque mon grand-père le matin distribuait la nourriture à la volaille, les pintades qui avaient guetté le renard pendant la nuit, sautaient des arbres et venaient picorer dans l'herbe.

En même temps arrivait un "crum" (nuage en gascon) de moineaux.

Mon grand-père se mettait dans une colère noire et disait : « Voilà cette saleté qui vient bouffer le grain de la volaille ! Il va falloir en supprimer ! »

Et, si la nuit était claire, il décidait que le soir-même, on irait « parata », c'est-à-dire, capturer les « parats », terme gascon pour désigner les moineaux.

On préparait dans la journée le matériel, un grand filet à petites mailles comme un filet de pêche qui avait été tressé par le voisin « Petiton », filet fixé sur deux longues perches de plus de deux mètres et des gaules avec des planches fixées à l'extrémité qui servaient à effrayer les moineaux.

Autrefois, il n'y avait pas encore beaucoup de hangars à la campagne et la paille ou le foin restaient dehors en « paillère », c'est-à-dire une meule autour d'un poteau ; la meule était exposée au mauvais temps mais elle était constituée de telle manière qu'une partie restait humide mais l'autre était bien sèche au milieu.



Les moineaux adoraient ces tas de paille pour dormir la nuit et dès que la nuit tombait et qu'il commençait à faire noir et froid, ils se faufilaient dans les trous de la meule.

En faisant le moins de bruit possible, nous arrivions avec notre filet que l'on jetait sur le tas de paille sur le côté de la meule et on ajoutait à cela quelques coups de bâton sur la paille : les moineaux affolés voulaient s'évader mais ils se prenaient dans le filet. Quand on estimait que tous étaient sortis, on jetait le filet par terre et les moineaux passaient de vie à trépas selon une technique rapide...

C'est cruel peut-être mais à la campagne à ce moment-là, les protéines gratuites étaient très appréciées...

Une fois tués, on les mettait dans un sac et on rentrait à la maison.

Souvent, quand on mettait les oiseaux par terre, un moineau, qui avait échappé à la torsion ou s'était faufilé parmi les autres, s'envolait dans la cuisine. C'était alors une tradition, mon grand-père ouvrait les deux fenêtres pour qu'il parte car celui-là avait droit à la vie...il allait porter la nouvelle aux autres.

Le matin, la grand-mère se mettait de très bonne heure à plumer les moineaux. C'était une longue tâche car il y avait beaucoup de plumes. Elle disait bien qu'elle s'était levée très tôt pour faire ce boulot et que dorénavant, ceux qui attraperaient les moineaux les plumeraient. Elle le disait mais ne mettait jamais sa menace à exécution.

Elle en faisait cuire certains sur le grill, d'autres, les plus gros, étaient bardés de ventrèche et mis à cuire dans la coquille de fonte à la graisse d'oie.

A midi, on mangeait avec beaucoup d'appétit et de plaisir ces moineaux.

C'était un bon petit repas de « viande ». Nous n'étions pas vegan....

Le lendemain, il y avait autant de moineaux que la veille sur le pâtus de la maison où mon grand-père lançait le maïs, le blé, les féverolles pour nourrir la volaille. Il râlait mais on ne repartait pas à la chasse aux moineaux.

Un voisin nous invitait parfois à faire une parata ; mon grand-père lui disait que ce serait 50/50 mais il lui laissait en fait tous les moineaux !

Le propriétaire nous invitait alors à manger quand il faisait cuire les moineaux. Son épouse les préparait avec une petite sauce qui était excellente. On répondait donc favorablement chaque année à son invitation à parata !

Pierre Dupouy